

Les Mathusalem obscènes

Suzanne et les croûtons de Claude Louis-Combet, L'Atelier contemporain, 88 p.

Martin Hervé

Number 250, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hervé, M. (2014). Review of [Les Mathusalem obscènes / *Suzanne et les croûtons* de Claude Louis-Combet, L'Atelier contemporain, 88 p.] *Spirale*, (250), 16–17.

Les Mathusalem obscènes

PAR MARTIN HERVÉ

SUZANNE ET LES CROÛTONS
de Claude Louis-Combet
L'Atelier contemporain, 88 p.

« **S**avoir qu'on n'a plus rien à espérer n'empêche pas de continuer à attendre », disait Proust dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Ce ne sont pas les patients de la Clinique du Confluent qui pourraient dire le contraire. En effet, les vieillards aux verges en berne de *Suzanne et les Croûtons*, ce court texte de l'écrivain français Claude Louis-Combet publié en diptyque avec sa version manuscrite, sont bien décidés à ce que leur mise au tombeau soit précédée de la plus érotique des célébrations. Sous les mains expertes de l'écrivain, l'épisode biblique de Suzanne et des vieillards, relaté dans le livre de Daniel et sublimé par les pincesaux de Rembrandt ou de Véronèse, s'altère sensiblement et piège les patriarches lubriques dans un hospice aux relents d'urine. Assemblée d'ancêtres décatés, rongés par l'âge et ses douces folies, les « Croûtons » passent leur journée dans le plus simple appareil. Certains déambulent en grognant parfois contre un camarade en décrépitude, tels des chiens galeux tenaillés par la faim, ou, plus passifs mais pas moins sereins, d'autres guettent le long d'un corridor ce qui ne vient pas. Aucun geste n'est de trop ou ne paraît déplacé quand il s'agit de tuer le temps. Insoucieux de la plus élémentaire pudeur, les Croûtons s'échinent à palper leur virilité, à caresser ce membre désespérément flasque et traître pour réveiller la sève des beaux jours et oublier l'oubli que leur fin prochaine promet. Pour ceux qui n'ont plus rien, les invalides tenus hors du temps et loin du monde, se recueillir devant la flaccidité de son sexe, ce panache éteint de la triomphante vitalité, est aussi dérisoire que nécessaire.

À l'image de leur allure décharnée, réduite à sa plus simple expression, le plus commun des désirs les tenaille, celui de la chair. Comme si le corps, en son chant du cygne, cherchait à ranimer une dernière fois ses feux et à se consumer dans un sublime épanchement, sa gloire la plus mystérieuse et la plus sidérante : l'extase érotique. Alors les vieillards attendent, à l'affût de celle qui brisera les lourdes chaînes enserrant leurs phallus dégonflés. Or, cette femme n'est pas n'importe quelle femme. Il s'agit de Suzanne, dont l'arrivée fut annoncée depuis l'aube des âges, « la vierge des vierges », Suzanne qui « fut offerte au monde pour la résurrection de la chair et le salut des agonisants ». Les Croûtons fantasment donc indéfiniment la venue de leur libératrice et les ornements de ses formes voluptueuses. Ils parent leurs sexes d'œillets ou de coquelicots galants, car rien ne semble trop beau pour honorer l'Idole, rêvée tant comme la belle d'un roman courtois que sous les traits d'une divinité primitive et matricielle. *Magna Vagina Mater*. Cette redoutable incarnation du désir, Claude Louis-Combet s'est mis en quête d'elle depuis ses premiers pas en terre d'écriture, avec *Infernaux paluds* et *Tsé-Tsé*, jusqu'à plus récemment *L'origine du cérémonial*, *Le livre du fils* et *Gorgô*. Au cours des années, cet ancien séminariste s'est enfoncé toujours plus loin sur les chemins



tortueux de l'esprit humain pour trouver une équivalence charnelle au transport spirituel des saints et des mystiques qui l'avait tant marqué dans sa jeunesse. C'est pourquoi les figures mythiques et les personnages de l'histoire chrétienne sont les cibles privilégiées de ses expérimentations littéraires impies. Chez Louis-Combet, la sainte a toujours à voir avec la putain et la jouissance surprend par son goût divin. La transgression se lit comme une possible

► SUIVE À LA PAGE SUIVANTE

Tombeau pour un père

PAR MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

ÉCRIRE POUR QUELQU'UN
de Jean-Michel Delacomptée
Gallimard, « L'un et l'autre », 171 p.

Ce sera donc le dernier livre de cette collection créée et dirigée par J.-B. Pontalis. Delacomptée y en a publié plusieurs. Celui-ci, *écriture de soi*, constitue un récit touchant, pudique et, comme le souligne le titre, infiltré de considérations fort intéressantes sur le langage et l'écriture. Déjà, l'exergue de Georges Perec indique la voie : « *J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leurs corps ; parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en*

est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. »

L'HISTOIRE D'UNE PHOTOGRAPHIE

Le livre surgit de la rencontre fortuite d'une photo retrouvée et d'un avis lu dans la chronique nécrologique d'un journal. La photo, longuement détaillée, souvent reprise, date d'octobre 1954 ; elle représente l'auteur enfant – il a alors six ans – et son père marchant dans la rue. On y voit

l'enfant s'adressant à son père tandis que l'adulte incline la tête pour l'écouter. Cartable dans les mains de l'un, grosse valise, « *la vache* » de cuir, dans celles de l'autre. Valise lourde dans laquelle le père transportait les livres qu'il allait vendre, comme représentant de maisons d'édition, dans les librairies. Le sourire de l'enfant, la sollicitude de l'adulte ainsi figés à vif dans leur mouvement par le photographe, dans le ravissement même, peuvent être enviés. L'enfance est interpellée d'une part avec ces principaux acteurs que seront les parents et d'autre part avec

► SUITE À LA PAGE SUIVANTE

► SUITE DE LA PAGE PRÉCÉDENTE

réconciliation de l'esprit et du corps, aux frontières de la mort. Hagiographe peu orthodoxe, l'auteur se jette sans vergogne dans les profondeurs de sa mémoire et de son inconscient pour grimer les figures sacrées avec ses propres fantasmes et angoisses. Cet art très personnel, qu'autorise le faste d'une écriture baroque remarquablement travaillée, a même un nom : la *mythobiographie*. Son géniteur, toujours très inspiré, ne se plie donc à aucune exigence du marché des lettres ni ne ploie face à l'hydre de la modernité et à sa feinte exigence d'originalité. Tranquille, il trace sa route en terrain, non pas connu, mais déjà emprunté : nul n'est maître en ce royaume des secrets de l'âme, où le rêve déborde de la chair et où le monde suspend sa course.

Pour les Croûtons, l'exil loin du temps des hommes s'apparente donc à un sommeil agité, à une pause dans le temps assoiffé

du désir, avant le réveil et l'avènement de la jouissance. Jouissance qui sera assurément démente car Suzanne est voulue pareille à un « *pôle unique d'attraction et de fixation, [u]n feu central de ravage et d'anéantissement* ». C'est sous les traits d'une infirmière que Suzanne vient finalement à la rencontre de son peuple d'élus flapis. Toute investie de sa mission, elle offre sans retenue ses courbes et ses gémissements aux Croûtons massés derrière une vitre, s'en tenant toutefois à son statut d'idole hors d'atteinte et intouchable. Malgré son évidente bonne volonté, le miracle ne vient pas et les membres demeurent inertes. Il faudra donc pour Suzanne déposer la couronne du tabou et renoncer à « *protéger sa jouissance* », quitter les marches de son piédestal et le paravent de verre – écran où se pose, se fixe et se reflète le regard de la jouissance – pour que ses dons thaumaturgiques, tant chantés par les Croûtons,

opèrent enfin et raniment les chairs mortes. Le contact des peaux enflammera finalement le désir ruminé sans cesse et la main de l'étreinte se muera en main aimante et presque maternelle. Dès lors, la femme, rétablie dans sa dualité de mère et d'amante, « *en son éternité de vulve* » rassemblera les deux faces de sa béance génitale, ce creux du féminin que Jacques Lacan imaginait comme celui « *de la chair qu'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face et du visage*¹ », éternellement inconnaissable pour le sujet écrivant. Alors le débordement tant attendu viendra, emportant sur son passage sexe, effroi et monde avant que les mots eux-mêmes ne soient engloutis dans les ténèbres amniotiques et primordiales du ventre textuel. ⊥

1. *Le séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978.